

SESSION 2012

**AGRÉGATION
CONCOURS EXTERNE**

**Section : LANGUES VIVANTES ÉTRANGÈRES
ITALIEN**

THÈME ET VERSION

Durée : 6 heures

L'usage de tout ouvrage de référence, de tout dictionnaire et de tout matériel électronique (y compris la calculatrice) est rigoureusement interdit.

Le thème et la version sont à rédiger sur des copies distinctes.

Dans le cas où un(e) candidat(e) repère ce qui lui semble être une erreur d'énoncé, il (elle) le signale très lisiblement sur sa copie, propose la correction et poursuit l'épreuve en conséquence.

De même, si cela vous conduit à formuler une ou plusieurs hypothèses, il vous est demandé de la (ou les) mentionner explicitement.

NB : Hormis l'en-tête détachable, la copie que vous rendrez ne devra, conformément au principe d'anonymat, comporter aucun signe distinctif, tel que nom, signature, origine, etc. Si le travail qui vous est demandé comporte notamment la rédaction d'un projet ou d'une note, vous devrez impérativement vous abstenir de signer ou de l'identifier.

Tournez la page S.V.P.

THÈME

JONAS OU L'ARTISTE AU TRAVAIL

Gilbert Jonas, artiste peintre, croyait en son étoile. Il ne croyait d'ailleurs qu'en elle, bien qu'il se sentît du respect, et même une sorte d'admiration, devant la religion des autres. Sa propre foi, pourtant, n'était pas sans vertus, puisqu'elle consistait à admettre, de façon obscure, qu'il obtiendrait beaucoup sans jamais rien mériter. Aussi, lorsque, aux environs de sa trente-cinquième année, une dizaine de critiques se disputèrent soudain la gloire d'avoir découvert son talent, il n'en montra point de surprise. Mais sa sérénité, attribuée par certains à la suffisance, s'expliquait très bien, au contraire, par une confiante modestie. Jonas rendait justice à son étoile plutôt qu'à ses mérites.

Il se montra un peu plus étonné lorsqu'un marchand de tableaux lui proposa une mensualité qui le délivrait de tout souci. En vain, l'architecte Rateau, qui depuis le lycée aimait Jonas et son étoile, lui représenta-t-il que cette mensualité lui donnerait une vie à peine décente et que le marchand n'y perdrait rien. « Tout de même », disait Jonas. Rateau, qui réussissait, mais à la force du poignet, dans tout ce qu'il entreprenait, gourmandait son ami. « Quoi, tout de même? Il faut discuter. » Rien n'y fit. Jonas en lui-même remerciait son étoile. « Ce sera comme vous voudrez », dit-il au marchand. Et il abandonna les fonctions qu'il occupait dans la maison d'éditions paternelle, pour se consacrer tout entier à la peinture. « Ça, disait-il, c'est une chance ! »

Il pensait en réalité : « C'est une chance qui continue. » Aussi loin qu'il pût remonter dans sa mémoire, il trouvait cette chance à l'œuvre. Il nourrissait ainsi une tendre reconnaissance à l'endroit de ses parents, d'abord parce qu'ils l'avaient élevé distraitement, ce qui lui avait fourni le loisir de la rêverie, ensuite parce qu'ils s'étaient séparés pour raison d'adultère. C'était du moins le prétexte invoqué par son père qui oubliait de préciser qu'il s'agissait d'un adultère assez particulier ; il ne pouvait supporter les bonnes œuvres de sa femme, véritable sainte laïque, qui, sans y voir malice, avait fait le don de sa personne à l'humanité souffrante. Mais le mari prétendait disposer en maître des vertus de sa femme. « J'en ai assez, disait cet Othello, d'être trompé avec les pauvres. »

Ce malentendu fut profitable à Jonas. Ses parents, ayant lu, ou appris, qu'on pouvait citer plusieurs cas de meurtriers sadiques issus de parents divorcés, rivalisèrent de gâteries pour étouffer dans l'œuf les germes d'une aussi fâcheuse évolution. Moins apparents étaient les effets du choc subi, selon eux, par la conscience de l'enfant, et plus ils s'en inquiétaient : les ravages invisibles devaient être les plus profonds. Pour peu que Jonas se déclarât content de lui ou de sa journée, l'inquiétude ordinaire de ses parents touchait à l'affolement. Leurs attentions redoublaient et l'enfant n'avait alors plus rien à désirer.

VERSION

Né è da stimare che la cultura della educazione produca al popolo nulla più che eleganza e soavità di costumi; ella pur gli frutta sicurtà e quiete di tutta la vita. Perciocché sciolto dalla ignoranza, e per aiuto della filosofia purgato degli errori che nella corruzione della ignoranza si generano, e nudrito e rinforzato de' veri che sono necessari al ben vivere, si difenderà per se stesso facilmente e quietamente dalle ingiurie, che prima gli facevano ognidì varie maniere d'ingannatori e di violenti. Dalle quali malagevolmente lo potevano aiutare le leggi e i magistrati. Conciossiaché la legge e il giudice non può assistere ognora a tutte le faccende, massime domestiche e minute; e molte anco ne ha di tale natura, che ovviare a quelle, o rimediare per virtù di legge non si può; arroggi che il popolo ignorante assai fiate è più docile a chi sa ingannarlo che a' suoi correggitori o difensori. Di che noi medesimi abbiamo veduto che quei principi i quali vollero troppo presto cavarlo fuori da' mali della superstizione, innanzi di averlo guarito della ignoranza e degli errori, hanno scontrato, con duro e periglioso intoppo al loro buono, ma immaturo intendimento, nella pertinace ripugnanza del volgo; il quale ha recalcitrato, posponendo la riverenza del regnante alla prava consuetudine e alle incessanti fallacie de' seduttori. Né credo che mi bisogni qui ripetere ciò che a memoria nostra in Toscana e nelle Fiandre contrastò le pietose intenzioni di Giuseppe e di Leopoldo umanissimi Cesari. Aggiugni ancora che, se il re non abbia altro a schermo de' suoi popoli che tribunali e pene, gli bisognerà star sempre in una guerra con tutti coloro a' quali pare di soffrire ingiuria se gl'impedisci di farla. De' quali non è poco il numero, e la malizia è molta. Quindi un perpetuo contendere con certissimo pericolo che il principe divenga odioso a molti per l'assiduità de' castighi, o dispregevole per la debolezza dei giudizi e la impunità delle colpe. Ora siccome vediamo la corporale infanzia andare sottoposta a infinite offese, da niuna delle quali puot'ella ripararsi da sé, ma, corroborandosi poi l'età, bastano i garzoncelli ad aiutarsi; così la plebe, quando abbia deposta l'imbecillità del senno, che nella estrema ignoranza è propriamente bambino, e quando coll'imbeverere le più necessarie dottrine abbia acquistato vigore e uso d'intelletto, si difenderà molto meglio per se stessa, prima non dando né fede né ascolto agl'impostori, poi non lasciandosi spaurare da' superchievoli; ai quali hai pur troncato quasi ogni nervo se non li temi, e se ti scopri francamente di non li temere...

Non sono già piccoli a chi bene gli estima, questi vantaggi, i quali derivano dalla istruzione che il magnanimo Augusto diffonde nel popolo. Ma già mi è presente all'animo un altro bene grandissimo che non tarderà a provenirne; e sarà onore e consolazione dell'umano genere. Io vedo che il popolo, illuminato e guidato dalla buona istituzione, si verrà allontanando dai delitti, dove ignoranza e ferocia lo traeva.